VICARIAT DU KEEWATIN

Chronique historique de la Mission Saint-Pierre du lac Caribou,

depuis 1846 jusqu'à nos jours, 1912.

Par le R. P. A. Turquetil, O. M. I.

En attendant la publication prochaine de son remarquable travail sur sa nouvelle mission des Esquimaux, le R. P. Turquetil a voulu offrir aux lecteurs des *Missions* le résumé des travaux de ses devanciers dans la mission qu'il vient lui-même de quitter et où il s'est montré digne des aînés dont il rappelle les vaillants exploits.

« Au mois d'août 1846, les deux missionnaires destinés à fonder la mission de l'Ile à la Crosse, Mr Laflèche et le R. P. Taché, O. M. I., arrivaient au Portage Fort de Traite. Ce poste, visité la première fois en 1776, par des blancs, Mr Frobisher et ses hommes, n'avait jamais vu de prêtre. Les missionnaires rencontrèrent là quelques Indiens, Cris des environs et Montagnais du lac Caribou, tous malades de la rougeole, et qui partaient pour l'autre vie sans s'inquiéter nullement du mal qu'ils avaient fait en celle-ci. » (Notice sur la mission du lac Caribou, par Mgr Taché.)

Du 6 août au 1er septembre, les deux Pères firent 18 baptêmes, dont 10 de métis, et 8 d'enfants Montagnais. Les Cris manifestaient plus d'éloignement pour la religion, ce qui explique la fondation plus tardive des missions chez ces tribus pourtant plus rapprochées de la civilisation. Les bonnes dispositions des Montagnais souriaient au zèle de nos deux missionnaires, qui entrevoyaient déjà la possibi-

lité d'une mission au lac Caribou et cela avant même de s'être rendus à l'île à la Crosse. Mr Thomas, commis du fort du lac Caribou (extrémité Sud du lac) et Mr Mc Kenzie, bourgeois de la compagnie de la baie d'Hudson, croyaient avec raison qu'une mission au lac Caribou y attirerait les sauvages et leurs pelleteries; ils pressaient même le R. P. Taché de s'y rendre de suite. Ce dernier ne pouvant accéder à leurs désirs, Mr Thomas promit d'intervenir auprès des sauvages mangeurs de caribous, et de les préparer à la visite du Père. Nos deux missionnaires continuèrent donc leur route ensemble et fondèrent la mission de l'île à la Crosse.

« Trois mois après, une lettre de Mr Thomas leur apprend que les sauvages du lac Caribou désirent le prêtre. Mr Mc Kenzie répond à ce commis qu'il ait à envoyer un homme de confiance au lac Laronge, en hiver, et en même temps recommande à son fils, Mr Samuel Mc Kenzie de ne pas manquer sa visite annuelle à l'île à la Crosse, afin de pouvoir, à son retour, emmener avec lui le missionnaire. » Ainsi Dieu fait tourner à sa gloire les motifs humains de commerce et d'intérêt.

1847. — Le 9 mars 1847, le R. P. Taché quitte l'île à la Crosse, en compagnie de Mr Mc Kenzie fils. Il se repose quelques jours au lac Laronge, car, dit-il, « par pauvreté, il a dû choisir les chiens les moins chers, c'est-à-dire les moins bons, et sur les quatre qui devaient traîner son bagage, deux étaient tellement fatigués, même avant de partir, qu'ils ne furent d'aucune utilité ». Du lac Laronge au lac Caribou, il eut pour compagnons les deux hommes envoyés par Mr Thomas, et le 25 mars 1847, un prêtre pénétrait pour la première fois sur les bords du lac Caribou. Une salve de marci (pour merci), répétée par deux ou trois femmes Montagnaises qui se trouvaient au fort, et une cordiale poignée de mains, échangée avec le commis, fut tout le cérémonial de cette réception.

Le R. P. Taché nous dit encore toute l'attention dont il fut l'objet de la part de Mr Thomas. Une table et une chaise furent faites exprès pour lui. Cette chaise était la seule dans le fort, de sorte qu'on peut se figurer aisément la richesse et le luxe de l'endroit.

Une autre difficulté, et celle-là, bien plus grande, venait de l'ignorance de la langue. « En particulier, le missionnaire qui n'avait eu que cinq mois d'étude sans livre ni maître, mêlait quelques mots de cris et montagnais et parlait à moitié par gestes. » Le dimanche, c'était un supplice; le P. Taché parlait en anglais ou en français, Mr Thomas l'interprétait en cris, et l'un des montagnais des plus mauvais, mais le seul qui possédât assez le cris, traduisait à son tour en montagnais. Ainsi se passèrent les deux mois de séjour du P. Taché, au fort du lac Caribou : il eut la consolation d'enregistrer 49 baptêmes.

1848. — L'année suivante fut plus heureuse encore. Le 8 mars, le P. Taché quittait l'île à la Crosse et arrivait le 26 à l'entrée du lac Caribou, après avoir gagné des douleurs de jambes qui lui durèrent plus d'un mois, et lui méritèrent quelques consolations, dit-il. Les sauvages Montagnais vinrent en grand nombre, quelques-uns par pure curiosité, d'autres même dans l'espoir que le missionnaire les paierait. Mais leur courage à supporter les privations de la famine, car ils jeûnaient rigoureusement, fit comprendre au missionnaire qu'un bon nombre étaient prêts aux plus grands sacrifices pour acquérir la connaissance de la religion. Ces bons Montagnais le pressent de traverser le lac, et de visiter leur pays, l'assurant que l'abondance des vivres leur permettrait de séjourner près de lui plus aisément et plus longtemps. Ils s'engagent même à envoyer des guides au printemps suivant, pour traverser le lac, et promettent de se réunir nombreux à l'extrémité Nord du lac. Le P. Taché, plein d'espoir pour l'avenir, promet tout ce qu'on lui demande, et retourne à

l'île à la Crosse; il avait cette année un total de 71 baptêmes.

1849. — Le voyage projeté ne put aboutir. Le R. P. Taché arrive en mars à la rivière Rapide. Là, un de ses hommes tombe malade. Puis Mr Thomas du fort Caribou lui apprend que les Montagnais n'ont pas envoyé de guide, qu'il est impossible d'en trouver dans tout le pays. Il fallut toute l'autorité de M. Laflèche, supérieur, pour obliger le P. Taché à renoncer à ses projets de traverser le lac Caribou. Au lieu d'aller de l'avant, il rebrousse chemin, le cœur gros de regrets, la conscience agitée par l'appréhension de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui, et aujourd'hui, qu'il écrit ces lignes, il ne sait trop s'il est irrépréhensible à cet égard. (Notice sur lac Caribou. Mgr Taché.)

1850. — Le P. Taché reste seul à l'île à la Crosse, ne peut promettre de reprendre en 1850 ce qu'il n'avait pu réaliser l'année précédente, mais il écrit à Mr Thomas qu'il se rendrait au Portage Fort de Traite et invite les Montagnais à s'y rendre. Ceux-ci vinrent, mais en bien petit nombre, et le voyage du P. Taché se réduisit à fort peu de chose. Pour se dédommager, le zélé missionnaire promet aux sauvages qu'un Père irait en 1851 à l'autre bout du lac. Le registre donne un total de 23 baptêmes.

1851. — Le P. Taché, bien décidé à se faire Montagnais, fut fait évêque cette année-là. En juillet, il quitte l'île à la Crosse en compagnie du R. P. Maisonneuve, arrivé dans le pays l'été précédent. Au Portage Fort de Traite, plusieurs Montagnais assurent de nouveau les missionnaires de l'opportunité du voyage, de l'arrivée des guides, de l'abondance des vivres. Tout semblait assurer le succès de l'entreprise.

Le rapport du P. Maisonneuve ne fut guère ce qu'atten-

dait le P. Taché. Je le résume ainsi : A l'entrée du lac, délicates attentions de Mr Thomas, mais extrême pauvreté ; sur le lac, difficultés avec le guide trop exigeant pour le paiement ; 15 longs jours de traversée à cause de la glace qui barre le chemin, et oblige à des détours immenses, à des portages imprévus, et par suite du retard, à la famine. Le poisson est très rare et bien pauvre, pas de gibier de chasse. Point de bois de construction, à peine quelques bois de chauffage à l'embouchure de la rivière. Pas un pouce de terre cultivable pour le foin. Si tous les sauvages portaient fusils, ils ne trouveraient guère de quoi faire assez abondantes provisions de bourres. Le vieux fort de la compagnie a dû être abandonné, faute de poissons. Pour comble de malheur, les sauvages ne vinrent pas rencontrer le Père, et pis encore, le pauvre explorateur eut à peine à digérer les quelques œufs plus ou moins avancés qu'il put enfin se procurer après de longs jours de jeûne, de là le nom de « pointe du père qui s'étouffe », donné et conservé jusqu'aujourd'hui, à l'une des nombreuses pointes qui s'avancent dans le lac.

On comprend qu'un voyage en pareilles conditions n'était guère fait pour exciter l'enthousiasme du jeune Père envoyé à la découverte. De ce pays désolé il ne put entrevoir aucun habitant ; ne voyant que difficultés et misères, il n'osa se montrer optimiste ni imposer à ses frères un tel fardeau, et rapporta tout ce qu'il avait vu.

Le P. Taché transcrit tout au long ce rapport et ajoute : La lettre précédente prouve deux choses, la première que le missionnaire qui l'a écrite a eu beaucoup à souffrir dans cette expédition, la seconde, qu'il est moralement impossible d'établir une mission au lac Caribou. La prudence défend à un supérieur d'exposer ses sujets à une situation extrême. Et pourtant !

1852. — En 1852, Mgr Taché passa au Portage Fort de Traite. Il y vit quelques Montagnais qui lui parurent peu

zélés. Il eut même la douleur d'apprendre que quelques autres avaient demandé un ministre protestant, parce qu'ils regardaient pour certain qu'ils n'auraient jamais de prêtre catholique. « Il est possible que le lac Caribou devienne la proie de l'hérésie. Puisse la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, n'être pas redevable à la justice divine de ce malheur, s'il arrivait. Puissent les membres de cette congrégation, et en particulier celui qui écrit ceci, ne s'être pas mépris dans les décisions prises à cet égard, et que les circonstances semblent imposer. »

Là s'arrête la notice sur la mission du lac Caribou, que le P. Taché a écrite à la première page de ses registres. La grande âme du missionnaire s'y révèle tout entière, surtout dans cette mélancolique appréhension de s'être trompé. Le P. Taché, en effet, ne connaissait pas le pays des Montagnais, mais il avait vu ses habitants, et du premier coup d'œil, les avait jugés. Et cette œuvre qu'il avait faite sienne, ne pouvant, devenu évêque, la reprendre, il n'ose non plus l'imposer à ses frères, dès qu'on la lui représente comme impossible.

De 1852 à 1859. — Mgr Taché attendit donc des circonstances plus favorables pour reprendre et continuer l'œuvre commencée avec tant et de si belles espérances, mais il attendit en homme actif. Il eut une grande part dans la détermination prise en 1857, par le chef de district de l'Ile à la Crosse (Cie de la Baie d'Hudson), d'établir à l'extrêmité nord du lac Caribou, un poste de vivres, là même où on avait tenté de fonder la mission. Ce poste devait ravitailler les brigades des berges, en leur fournissant la viande et le pemmican de caribou. Le bourgeois était Mr G. D'Eschambeault ; il confia le nouveau poste à un brave métis Canadien Français, P. Morin, catholique lui aussi.

Le petit poste fit merveille à l'été de 1858. On pouvait donc vivre là-haut ; on pouvait y bâtir aussi, quelque pau-

vrement que ce fût. Mgr Taché n'en demandait pas davantage. Dès l'hiver 1859, il enjoignit au R. P. Végreville de faire une nouvelle visite au lac Caribou, dès le printemps suivant. (Notes du P. Gasté.)

1860. — Le P. Végreville était un missionnaire de la trempe de celui qui l'envoyait. Aux premiers jours de juin, il arrive à l'entrée du lac, rencontre quelques familles Crises et Montagnaises, fait 17 baptêmes et se dispose à traverser le lac. Pierre Morin arrive du Nord, représente au Père que les Montagnais non prévenus sont déjà repartis à la poursuite du caribou, sur les terres ; nom général qui désigne les marais incultes, bancs de sable et de roches, dépourvus de toute végétation, que les Montagnais appellent pays des Esquimaux. (*Id.*)

Le Père apprend aussi que le ministre protestant du lac Laronge, avait en quelques visites faites à l'entrée du lac Caribou, projeté un voyage au Nord, parmi les Montagnais. C'en fut assez pour ôter au P. Végrèville toute perplexité ; il fait promettre à P. Morin de construire un abri quelconque pour les pères, à l'extrémité nord du lac Caribou, lui-même s'engage à revenir au plus tôt, et retourne à la hâte vers son évêque, lui exposer la situation, l'urgence d'une fondation, et s'offrir lui-même pour cette œuvre renaissante.

Mgr Grandin élu évêque, en 1857, arrivait à l'Ile à la Crosse sur ces entrefaites. De concert avec son coadjuteur, sur le rapport du P. Végreville, Mgr Taché décida de fonder la mission du lac Caribou dès les premières glaces de l'hiver. (*Id.*)

Nous voyons, en effet, par les registres, que le P. Végreville était de retour à l'entrée du lac le 20 décembre. Une lettre du R. P. Séguin, à notre vénéré Fondateur, nous dit que le P. Végreville quitta l'Ile à la Crosse le 29 novembre 1860. (Cfr. Missions des O. M. I.)

1861. — Nous ne savons si le P. Végreville arriva à l'extrémité Nord du lac Caribou, à la fin de décembre 1860, ou seulement en janvier 1861. Il était là cependant la première semaine de janvier. Son séjour fut de deux mois, mais ce ne fut nullement un séjour à la maison, qui d'ailleurs n'existait pas encore, ce fut une course rapide dans les camps des sauvages. Le Père se rend en février jusqu'au Lac Brochet pour y voir par lui-même les sauvages, et les assurer de la fondation projetée. Au mois de mars, sans arrêt, nous le retrouvons au Lac des Bois, à mi-chemin entre le Portage Fort de Traite et le lac Pélican. Ce voyage donna 25 baptêmes.

Le 16 septembre de la même année, le Père Végreville quittait le Portage Fort de Traite, pour se rendre au Lac Caribou, cette fois, pour une fondation en règle. Le R. P. A. Gasté, O. M. I. nouveau profès du mois de juin précédent, et qui avait reçu son obédience immédiatement en arrivant à l'Ile à la Crosse, et était reparti de suite, sans repos, était son compagnon. Avec eux, le frère Péréard, O. M. I., dont Mgr Grandin disait dans une lettre : le frère Péréard qui avait ruiné sa santé en travaillant à l'établissement de la mission du lac des Esclaves, va repartir pour aider les PP. Végreville et Gasté au lac Caribou. Là il dépensera les forces qu'il a recouvrées. (Cfr. *Missions O. M. I.* 1861.)

Nos trois Oblats missionnaires arrivent le 21 septembre à l'entrée du lac et le 4 octobre à l'autre bout.

Pierre Morin avait construit une résidence pour les pères. C'était un presbytère tout d'une pièce, 5 mètres sur 5 mètres, fait de grosses perches superposées, légèrement encochées l'une dans l'autre, et bousillée, c'est-à-dire recouvertes d'un enduit de boue détrempée. Le toit fait de petites perches rondes avait reçu d'abord une couche de sable que le vent avait emportée. Les trésors et richesses de nos apôtres consistaient en deux vieux châssis apportés de l'Ile à la Crosse, pour remplacer les peaux de par-

chemin de caribou qui avaient servi de vitres d'abord, mais dont les loups et les chiens du voisinage avaient fait régal depuis longtemps.

Que fut pour nos trois Oblats cette première année de résidence au pays des Montagnais ?

A peine installés, et il fallut bien quelques semaines pour rendre cette habitation habitable pour l'hiver, le R. P. Végreville, sachant bien qu'il faut courir après les brebis errantes, commence ses voyages. Le 11 décembre, nous le voyons loin au Nord, à la limite des bois, puis à la rivière du petit poisson, vers le lac la Loche. Au mois de mars, c'est le P. Gasté qui se rend au bout du lac, revient en mai. A cette même époque, le P. Végreville apparaît à la rivière Rapide pour communiquer avec ses supérieurs de l'Ile à la Crosse.

Au mois de novembre et décembre, les Montagnais vinrent en grand nombre au poste. Ils étaient plus d'un mille alors. Mais leur ignorance de la religion les rendait indifférents. Le peu de relations qu'ils avaient eues avec les blancs, en vendant leurs fourrures ou la viande de Caribou, leur faisait voir le gain matériel en toutes choses et avant tout. Connaissant les projets du ministre du Lac Laronge, ils se tenaient sur la réserve, pour se donner au plus offrant. Ils se trouve aussi un peu partout des hommes pour qui tous les moyens sont bons ; et de tels hommes avaient fait courir le bruit que les prêtres catholiques ne font que paraître un instant, puis s'en retournent, que d'ailleurs ils allaient être chassés du pays. Les sauvages repartirent sans donner beaucoup de consolations aux missionnaires. Le P. Végreville les suit à la raquette à sept jours de marche. Son zèle fut récompensé, car nous voyons pour cette année un total de 40 baptêmes.

1862. ***Vie à la maison.***

On nous permettra de citer un passage des notes du P. Gasté qui montrera ce qu'était la vie à la maison de ces intrépides missionnaires. Quand le plus important fut achevé, nous nous installâmes dans notre château. Son unique appartement nous servait à la fois de chapelle, de salle de cuisine, de communauté, réfectoire, dortoir, et salle de réception des sauvages. L'ameublement était à l'avenant. Notre unique table, en planches grossières et mal jointes, nous servait d'autel le matin ; aussitôt la messe terminée elle était dépouillée de ses ornements de circonstance, et reprenait sa simplicité et son usage ordinaire. Nos sièges étaient les trois malles qui renfermaient notre linge de corps. Du poisson, encore du poisson, toujours du poisson, et rien autre chose, faisait tous les frais de la table. Le frère Péréard faisait la pêche tous les jours, et chargé de la cuisine, devait apporter à dos le bois de chauffage car nous n'avions pas encore de chiens. Le bois de chauffage servait encore à l'éclairage, et chacun, le soir, pouvait jaser, lire écrire à la lueur du feu qui brillait dans la cheminée. Le Père Gasté souffrait surtout de la difficulté d'apprendre les langues : point de livres, ni de sauvages, aux alentours de la mission, tout était désert, le Père Végreville était plus souvent en voyage qu'à la maison. Au fort de la Compagnie, il y avait une cuisinière pêcheuse qui parlait le Montagnais, mais le pauvre père n'en pouvait tirer autre chose que ces mots : nedesttha ille, soit, je ne te comprends pas. On montre encore la roche plate sur laquelle le père Gasté allait laver le linge de la petite communauté.

Aux premières glaces, nous dit encore le père Gasté, nous vîmes une grande quantité de sauvages, dans un état de pauvreté extrême, qui n'avaient qu'un braguet pour les

couvrir et les protéger du froid. Ils comprirent à notre façon de vivre qu'ils avaient peu à attendre de nous, sous le rapport matériel, et désillusionnés pour la plupart, se tinrent sur la réserve, attendant le ministre dont ils espéraient recevoir davantage. Sans nous étonner nous comprîmes ces dispositions, et c'est ce qui décida le Père Végreville à les suivre à la raquette.

Genre de voyage des premiers missionnaires.

Nos sauvages sont bons marcheurs, écrit le Père Gasté, et le Père Végreville les étonna grandement en les suivant si loin sans se laisser distancer par eux ; ils précipitaient cependant leur marche pour essayer sa valeur comme marcheur.

Le Père Taché, qui avait voyagé en meilleure compagnie, cependant, nous parle des peines et fatigues inséparables d'une marche forcée de onze jours. Et ailleurs : une quantité de neige rendait les chemins difficiles, certains jours, le missionnaire se trouvait tellement fatigué, le soir, qu'il lui eût été impossible d'aller plus loin. La fatigue lui causa des douleurs de jambe qui l'incommodèrent pendant un mois.

Cependant la confiance en l'avenir ne manquait pas à nos missionnaires.

Nous les voyons abattre les arbres, équarrir, scier, et monter la charpente d'une allonge en 1862 c'est-à-dire dès l'été qui suivit leur arrivée au lac Caribou.

1863. — Le Père Végreville s'était fait missionnaire ambulant. En mars 1863 il traverse le lac pour rencontrer le chef Montagnais qui devait accompagner et guider le ministre protestant dans son voyage parmi les Montagnais. Il réussit à le faire changer d'avis, revient à la mission, puis repart dans les camps pour fortifier ses chrétiens et

faire de nouvelles conversions. A la fin d'avril, sans repos ni arrêt, il reprend ses raquettes, donne la mission au bout sud du lac, se rend au Portage Fort de Traite, puis de là, en canot, à l'Ile à la Crosse. Le but de ce voyage était de ramener quelque engagé qui pût aider le frère Péréard surchargé d'ouvrage.

Le cœur de Mgr Taché dut tressaillir de bonheur en voyant le courage, les travaux, les succès de ses frères. La mission était établie, ses fondateurs, des hommes d'apostolat intense qui la feraient réussir. La moisson comptait 301 baptêmes dont 121 faits depuis la fondation, c'est-à-dire en moins de dix-huit mois.

Le Père Végreville obtint facilement ce qu'il désirait, et de suite reprit le chemin du lac Caribou. Il y arriva avec les berges en septembre 1863.

L'allonge projetée était terminée. Nos pères purent loger l'engagé et sa famille, mais surtout leur premier soin fut de préparer une demeure au Dieu Hostie. Vivant près de Dieu, dans la maison de Dieu, et avec Lui, nos apôtres n'en auront que plus de courage à surmonter les difficultés qui pouvaient se présenter. Ces difficultés arrivèrent à l'improviste, et à la course. Les quelques ballots de marchandises commandées à la Rivière Rouge ne parvinrent pas à destination. Les Pères du Lac Caribou ne reçurent qu'un poêle. Ils n'avaient rien dès lors pour payer leurs engagés de travail ou de voyage, rien pour acheter la viande dont ils pouvaient avoir besoin, et surtout, les rêts épuisés par deux ans d'usage étaient hors de service. Les bouches à nourrir étaient plus nombreuses. Or survint la famine, le caribou prit une direction inaccoutumée, pas de viande. Les vieux rêts laissaient passer le poisson. Il fut alors décidé que le R. P. Végreville garderait seul la mission, et que le Père Gasté se rendrait à l'Ile à la Crosse avec le frère Péréard dont la santé était déjà bien ébranlée.

Ce voyage dont la première raison était qu'il serait plus facile à un qu'à plusieurs de vivre au temps de famine,

avait une autre utilité, et celle-là de premier ordre aux yeux de nos missionnaires. Voici les faits : à l'automne précédent, un maître d'école envoyé par le ministre du Lac Laronge avait passé au Lac Caribou, pour se rendre au Lac la Hache. La neige et le froid qui prit la rivière l'empêchèrent de se rendre de suite aux petites maisons élevées pour lui au Lac la Hache. Notre pédagogue fixe son camp sur le chemin d'hiver des sauvages. Ces derniers se rendant au poste pour y traiter la viande, sont arrêtés en chemin, reçoivent bon prix pour leurs vivres. Par excès de zèle, notre jeune prédicant s'avise même de régaler les sauvages avec cette même viande qu'il a achetée à bon prix. Son intention était, sans doute, d'empêcher ces pauvres gens de se rendre à la mission, peut être aussi, de se concilier les esprits, car, il avait failli être victime de la colère d'un indien dans un moment de querelle. Il se rendit ensuite au Lac la Hache quand la glace fut assez prise pour porter. Mais alors les sauvages eurent vite fait d'oublier la générosité du prédicant qui n'avait plus rien pour payer. Puis le caribou faisant défaut, le maître d'école dut battre en retraite; il arriva au Lac Caribou, exténué et n'ayant pas mangé depuis trois jours. De là, il devait descendre directement au Lac Laronge. Le P. Gasté partit en même temps, ce qui lui permit de contrebalancer l'influence que le voyage de ce sous-ministre pouvait avoir eu sur les sauvages du Sud. Le fait est que ce fut là le premier et dernier essai de ces messieurs au lac Caribou. C'est à cela que fait allusion Mgr Taché quand il dit dans son livre : *Vingt années de missions :* « jamais nos pères, vrais pasteurs des âmes, n'ont trouvé plus vrai le proverbe qui dit : La faim fait sortir le loup des bois ».

Le P. Gasté se rendit donc à l'Ile à la Crosse, en 18 jours de marche; son arrivée causa beaucoup de surprise, les nouvelles de la famine n'étaient guère rassurantes; mais l'enthousiasme du jeune père, sa confiance en l'avenir, sa joie de voir les Montagnais échapper au danger de l'héré-

sie, eurent vite rassuré tous les cœurs, à tel point qu'on lui permit de prendre avec lui à son retour, un autre engagé en remplacement du Fr. Péréard dont la santé était ruinée.

Le P. Gasté nous dit aussi quels jours heureux il passa en la compagnie de Mgr Faraud, nouveau Vicaire Apostolique élu du Mc. Kensie, quel immense profit il put retirer de cette rencontre, car il put copier, en entier, le Nouveau Testament écrit en Montagnais par ce grand Evêque missionnaire. A son retour, il put se procurer du fil à rets, surveiller, au Portage Fort de Traite, l'embarquement des pièces de la mission. Là, il rencontre une autre famille de métis qu'il n'hésite pas à engager encore.

Il y a plus : le père eut une entrevue avec le chef Montagnais qui avait résolu de confier ses deux enfants au ministre pour les faire instruire, et réussit si bien près de lui que ce chef lui remit de suite ses enfants, disant : « Garde les bien, c'est mon cœur que je te donne ».

Le P. Végreville ne fut pas peu surpris et heureux à la fois, de voir son compagnon en si nombreuse compagnie. Sept bouches de plus à nourrir auraient dû compter, ce semble, à la table de ces pauvres qui venaient à peine d'échapper à la famine. Et ils ne firent que se réjouir, tant il est vrai que nos apôtres voyaient le doigt de Dieu dans cette épreuve et redoutaient moins que jamais les privations.

Le Supérieur, en effet, n'avait pas trop souffert de la faim ; entre temps il avait pu faire 15 nouveaux baptêmes; le P. Gasté en avait fait 8 autres au bout du lac, et le total de l'année donnait 41.

Ce n'est pas que tout fût rose cependant : le P. Végreville, dans ces incessants et longs voyages, avait contracté des rhumatismes aigus qui l'obligèrent à se décharger sur le P. Gasté de la direction de la mission. Puis, avec la permission de ses supérieurs, il se rendit à la rivière Rouge. Il emmenait avec lui les deux enfants du chef confiés au P. Gasté. Ce voyage du missionnaire usé avant le temps

par ces fatigues excessives eut une autre utilité : il sauva la mission que menaçait une nouvelle épreuve.

Nos succès, écrit le P. Gasté, n'étaient pas sans exciter la bile de nos adversaires. Parmi eux, se faisait distinguer le chef de district qui avait remplacé à l'ile à la Crosse, Mr G. D'Eschambeault. Ce Monsieur rêvait du lac Caribou pour ses coreligionnaires. Au point de vue financier, la mission attirait les sauvages chrétiens qui chassaient les fourrures au Sud, tandis qu'au Nord, c'était plutôt un poste de vivres. Ce fut le prétexte invoqué pour supprimer le poste. Les missionnaires n'auraient qu'à plier bagages, ne pouvant faire eux-mêmes leurs transports. Les PP. Végreville et Gasté ne s'émurent pas trop de ces bruits, car il leur suffisait d'en appeler au gouverneur de la Compagnie, et en cas d'insuccès d'appeler des traiteurs libres dans le pays. Le voyage du Père réussit à merveille et au delà de toute espérance. Ce même Mr d'Eschambeault, chef de district, si renommé pour sa droiture et son attachement à la religion, et qui se trouvait alors en congé, consentit à la prière de Mgr Taché, de venir prendre charge du Lac Caribou. Il fit de ce poste un poste de fourrures, et par l'appui moral de ses exemples et de sa bonne entente avec les pères, ne contribua pas peu à affermir la mission naissante.

Ce même été, 1864, le P. Gasté se rend à l'Ile à la Crosse, pour y rencontrer le T. R. P. Vanderbergue, visiteur de missions au nom du T. R. P. Général, Mgr Taché et Mgr Grandin. Ce dut être une grande joie pour le jeune Oblat isolé dans ce coin retiré du Nord, de passer quelques jours en la compagnie de ses supérieurs majeurs réunis.

A son retour au lac Caribou à l'automne, le P. Gasté fut reçu par Mr d'Eschambeault dont nous avons parlé.

1865. — Les notes du P. Gasté, cette année, nous disent la peine qu'il éprouvait de ne pas assez posséder la langue, pour faire tout le bien désirable. L'église aussi ne pouvait

contenir tous les sauvages, autre source d'indifférence. La mission du printemps produisit d'assez heureux résultats, puisque nous voyons un total de 98 baptêmes cette année.

Après cette mission, tous les sauvages se séparent et partent à la suite du caribou. C'est la solitude et le repos après l'affluence et le surmenage. Le repos que prend le père consiste à descendre au Portage Fort de Traite, avec les berges, visiter les chrétiens disséminés sur le chemin.

Là, il voit deux jeunes animaux que le R. P. Moulin, nommé directeur de la mission, a amenés avec lui. Mais lui-même, le P. Moulin était descendu à la rivière Rouge. Le P. Gasté attendit. La première brigade des berges amène un frère convers pour la mission. Avec la seconde brigade, arrive Mgr Faraud, et le P. Gasté pousse jusqu'à l'Ile à la Crosse avec sa Grandeur.

Le retour ne fut pas si agréable. L'épidémie de rougeole sévissait de partout, depuis la rivière Rouge, jusqu'aux confins de la grande rivière (Mackenzie). Déjà bien des victimes ont succombé. Le chef que nous avons vu confier ses enfants au P. Gasté arrivait de la rivière Brochet (Norway-House), terrassé par la maladie, il se dispose à mourir en recevant le baptême des mains du P. Gasté.

Vu les circonstances, il tardait au Père de gagner sa mission au plus tôt. Il part sans attendre son supérieur, et arrive au lac Caribou le 3 septembre. Il trouve la maladie installée dans chaque famille. Pour comble de malheur, nombre de sauvages arrivent des terres pour rencontrer les berges, et succombent au mal. La mission est transformée en hôpital. Le père put sauver la moitié des malades, et ceux-ci, par reconnaissance, s'opposent au voyage du prêtre parmi eux. Ils redoutaient pour lui les mauvais portages dans l'eau froide et profonde. Ils repartirent seuls au grand désespoir du P. Gasté, amenèrent la contagion et la mort parmi les camps. Cette année fut marquée du nom de la grande rougeole.

Le P. Moulin, de son côté, nous donne une preuve de

cette activité qui le distingue en voyage. Nous voyons des actes de baptême, faits au lac Bourbon (aujourd'hui lac des Cèdres), le 16 septembre, et le 2 octobre au lac Caribou.

1866. — Le P. Moulin, supérieur, marche sur les traces du P. Végreville, son prédécesseur, et accompagne les Montagnais à la poursuite du caribou sur les terres. On parle encore aujourd'hui des voyages du joyeux P. Moulin, plus dur à la fatigue que les sauvages eux-mêmes. Le 4 novembre, le Père était encore sur Kazan Lake, et la semaine suivante, Mgr Grandin arrivait mourant de faim, le nez et le menton gelés, les jambes hors de service. C'était la première visite de l'évêque à cette mission lointaine. Mgr Grandin avait un grand cœur qui comprenait et ressentait les souffrances de ses frères plus que les siennes propres. C'est une de nos plus difficiles missions, écrivait-il. Elle l'est beaucoup plus selon moi, que celle de Goodhope. Dans cette contrée, le transport des approvisionnements est si difficile que c'est à peine si on peut faire passer aux missionnaires ce qui est strictement nécessaire pour les empêcher de mourir de faim.

Sa Grandeur eut la douleur de voir tant de fatigues et de privations, unies à tant de zèle, méconnues des sauvages. Il y avait peu ou point d'adultes convertis, et cette première visite de l'évêque donne seulement 4 communiants et 7 confirmations. Cette année, 37 baptêmes.

1867. — Le R. P. Moulin se rend à l'Ile la Crosse, où il arrive juste à temps pour voir les ruines fumantes de cette mission (mars 1867).

Le R. P. Legoff lui succède au lac Caribou en septembre de la même année. Le P. Legoff est par excellence le missionnaire des Montagnais, il n'a pas d'égal pour la connaissance de la langue, et ses ouvrages parleront pour lui après sa mort. Il faut connaître la langue Montagnaise avec

tous ses caprices et ses difficultés pour apprécier le mérite des ouvrages du P. Legoff, et la mission du lac Caribou revendiquera toujours l'honneur de lui avoir fourni les premières armes en cette étude qui a été l'œuvre de sa vie, et a assuré tant de fruits à son ministère et à celui de tous ses frères.

Cette année marque 18 mariages. En feuilletant avec soin les registres, on découvre cependant que dans la plupart des cas, il s'agit de jeunes gens baptisés quelques années auparavant, ou encore de mariages contractés avec dispense de disparité de culte. Les adultes résistaient encore.

1868. — Alors le P. Gasté reprend la tactique des PP. Végreville et Moulin. Il suit à son tour les Montagnais dans leurs pérégrinations sur les terres, et le premier des missionnaires et des explorateurs aussi, il pousse jusqu'au Doobant Lake à une distance de plus de 200 lieues au nord du lac Caribou. Il faudrait un rapport spécial pour décrire ce voyage à lui seul. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à ce qu'en a écrit le P. Gasté dans les missions des O. M. I., décembre 1870. Disons seulement que les exemples de patience et de charité héroïque que donna le missionnaire en cette occasion ne furent pas perdus. Quand sonna l'heure de la grâce pour ces pauvres Montagnais, ils se rappelèrent tout ce qu'ils avaient vu, ils en furent touchés et d'un commun accord demandèrent le baptême. Ils crurent à une religion qui inspire tant de dévouement.

Dans ce voyage aussi, le P. Gasté rencontra les Esquimaux, et depuis ce jour ne cessa de travailler au salut de ces pauvres païens, car depuis lors les Esquimaux ne manquaient jamais de venir chaque année au lac Caribou pour traiter leurs fourrures. Qu'eût pensé alors le zélé missionnaire, si on lui eût dit que son successeur qui devait entreprendre cette mission des Esquimaux n'était pas encore né ? Sans doute, il eût désespéré de voir jamais l'évangélisation de ces pauvres païens. Et pourtant 32 ans plus tard, c'était lui

qui recevait au lac Caribou le jeune prêtre, l'initiait à la vie de missionnaire, à la langue, lui encore qui dirigeait ses premiers travaux, et aujourd'hui même que la fondation de la mission est décidée, c'est lui qui se montre plein d'activité et de zèle pour aider à parfaire ce qu'il avait commencé il y a 44 ans. L'année 1868 nous donne un total de 38 baptêmes et 6 mariages.

1869. — L'année 1869 est marquée par le voyage du P. Legoff à Saint-Boniface. A son retour, le Père amène un postulant convers, le F. C. Guillet, qui devait être l'âme de la mission Saint-Pierre, au point de vue matériel, et dont le souvenir restera, avec celui du P. Gasté, à jamais gravé dans le cœur des Montagnais du lac Caribou.

1870. — J'ai reçu les nouvelles que vous m'avez données de la mission du lac Caribou. Pauvres Pères, pauvres Pères, que de privations, que de souffrances! Mon Dieu, venez à leur aide, consolez-les, fortifiez-les par votre grâce... Ainsi parlait le T. R. P. Fabre, deuxième supérieur général des Oblats, dans une lettre à Mgr Grandin.

Ne nous étonnons pas de voir Mgr Grandin de retour au lac Caribou en 1870. Sa Grandeur y passe même trois mois, avril, mai, juin. Elle put constater par Elle-même, comme Elle le désirait, ce qu'était la vie des Pères au lac Caribou Devant l'indifférence des Montagnais, Monseigneur résolut de retirer les Pères, mais il ne put résister aux prières du P. Gasté qui demandait du temps encore pour ses chers sauvages. Mgr Grandin le laissa seul avec le F. Guillet, permit même d'élever une maison chapelle, moins par confiance dans l'avenir que pour améliorer la condition des missionnaires, ne fût-ce que pour quelques mois seulement.

Le dévouement admirable du P. Gasté ne fut pas sans récompense. Mgr Grandin venait à peine de quitter le lac Caribou (juin 1870) quand, le 5 novembre suivant, Dieu

voulut manifester ostensiblement à son missionnaire combien ses prières et ses sacrifices lui étaient agréables.

Ce jour-là, le Père célébrait le service anniversaire pour les membres défunts de la Congrégation. Le célébrant revêt les ornements sacrés et s'avance à l'autel. Aussitôt, les assistants aperçoivent à quelques pieds de l'autel, au-dessus de la crédence, de légers nuages de fumée, au travers desquels se dessine une figure humaine, noircie par le feu, les traits accusent la souffrance résignée. Sur la poitrine, la croix d'Oblat, et sur le col de la soutane, un petit collier de perles blanches imitant le collet romain. Seuls, le P. Gasté et le F. Guillet qui sert à l'autel, n'ont rien aperçu. La figure devient blanche et radieuse à l'élévation, autour de la tête, un nimbe lumineux qui fait briller les nuages environnants. La vision suit tous les mouvements du prêtre à l'autel; à l'absoute, elle se tourne vers le catafalque, faisant face aux assistants, et après la dernière prière, disparaît légèrement et avec grâce, laissant aux spectateurs l'impression d'une âme grandement réconfortée et joyeuse. Chacun s'empresse de faire mille questions au P. Gasté qui ne soupçonnait rien de la grâce signalée dont ses fidèles avaient été l'objet. Le Père fait une enquête, tous les assistants, sous la foi du serment, témoignent de la vérité de leurs dires. Interrogés séparément, leurs assertions concordent parfaitement, le doute n'est plus permis. Or le visage, les traits, le collier de perles, tels que le décrivaient les témoins, tout semblait indiquer qu'il s'agissait du R. P. Mestre, ancien maître de novices à Saint-Boniface. C'est sous sa direction que le P. Gasté avait fait son noviciat. Mais on ne savait pas qu'il fût mort. On devine l'émotion et la joie du P. Gasté quand le courrier de février lui apporte la nouvelle de la mort du P. Mestre, décédé au mois d'août précédent.

On ne saurait croire tout ce que fit alors le P. Gasté pour la conversion des Montagnais. Il les pressait à temps et à contre-temps, leur représentant avec bonté que Monseigneur

Grandin menaçait de retirer les Pères; il essayait de toucher ces natures sauvages et froidement égoïstes. A ces invitations pressantes, le Père joignait d'effrayantes pénitences corporelles dont son compagnon avait surpris le secret.

C'est qu'en effet, si le Bon Dieu voulait bien témoigner d'une manière sensible qu'il agréait les prières de son apôtre, lui, cependant redoublait de crainte et d'anxiété : cette année ne lui donne que 31 baptêmes.

1871. — Profitant de l'arrivée du P. Moulin que Mgr Grandin envoie de nouveau à son secours, le P. Gasté reprend de longs et pénibles voyages, mais n'obtient que 33 baptêmes d'enfants.

En 1872 les PP. Moulin et Gasté luttent de courage et couvrent tout le pays du nord au sud et ne peuvent enregistrer que 15 baptêmes, dont 6 d'adultes cependant.

L'année 1873 donne 22 baptêmes, dont 3 d'adultes seulement. A l'été arrive le P. Blanchet qui devait laisser au lac Caribou un autel en bois découpé, digne des meilleurs ouvriers.

1874. — L'arrivée du P. Blanchet avait aussi pour but de remplacer le P. Moulin, qui, voyageur infatigable, avait à desservir les Montagnais de l'extrême-Nord, jusque sur les terres des Esquimaux, et en même temps était chargé de suivre les Cris des prairies à la chasse au buffalo. Nous voyons ainsi le joyeux petit Père partant du lac Caribou, visiter le lac Pélican, Cumberland, Le Pas, Grand Rapide, Lac Winnipeg, Fort-Pitt, Saint-Albert, et de là, suivre les Cris à la prairie. Le Père Gasté descendit avec lui jusqu'au Grand Rapide, et rentra au lac Caribou, pour courir de suite, aux premières glaces, jusqu'aux dernières limites du bois.

Cette année donne un total de 45 baptêmes dont la majorité est de métis ou de Cris visités au Sud.

Le 1er novembre, le P. Gasté bénit la nouvelle chapelle, y célèbre la première messe, et érige le chemin de Croix.

1875. — L'année 1875 fut une année de grâces et de bénédictions pour les missionnaires et leurs sauvages, tant païens que fidèles, et aujourd'hui, missionnaires et chrétiens profitent des fruits de salut que le Bon Maître accorda si généreusement alors à la mission Saint-Pierre.

Le 18 juillet, Mgr Grandin, dans sa troisième visite, donnait la confirmation à 14 chrétiens ; à la mission le P. Gasté n'écoutant que sa charité s'était chargé de sept orphelins, sur lesquels il déversait les trésors de son affection, et que le F. Guillet civilisait, instruisait, et qui seraient bientôt d'excellents catéchistes

Le P. Blanchet avait quitté le lac Caribou. A cette époque, apparaît le R. P. Bonnald qui devait bientôt consolider et développer l'œuvre d'apostolat commencée par les missionnaires du lac Caribou parmi les Cris du Sud, au lac Pélican et Cumberland. L'itinéraire que suivit le P. Bonnald nous donne une idée des travaux des Pères d'alors. Nous le voyons à Prince-Albert, le 25 mai, à Cumberland le 2 juin, le 16 au Pas, le 21 au Grand Rapide. En juillet, il est de retour au Cumberland, puis, après avoir visité tous les fidèles du district, monte au lac Pélican, et de là au lac Caribou, ou il arrive le 26 septembre.

Le P. Gasté, en rentrant d'un voyage au Nord, 24 décembre 1875, eut le bonheur, dont lui seul put comprendre et goûter toute la suavité, de baptiser, au lendemain des fêtes de Noël, le chef des Montagnais, nommé la Tête-Rouge, qui reçut au baptême le nom d'Etienne. Le nouveau converti était, on peut le dire, le premier né des Montagnais, le premier par son autorité incontestée et qui décida la conversion de toute la tribu; bientôt 50 adultes le suivaient de près au baptême ; la mission avait produit ses fruits, nos

apôtres entonnèrent le chant de la reconnaissance envers Celui qui tient les cœurs dans sa main et les change à son gré.

Ainsi, il fallut 15 ans de solitude, de privations, de pénibles travaux et voyages, pour amener la conversion du chef de la nation Montagnaise, et ce ne fut que près de 20 ans après la fondation de la mission que nos Pères purent amener toute la tribu dans le sein de l'Eglise.

Le plus grand pas était fait. La conversion du chef répondait du succès. Nos apôtres vont-ils se reposer de leurs fatigues et chercher une existence plus confortable?

Ils ne sauraient oublier toutes ces âmes qu'ils ont visitées de temps à autre dans leurs voyages au Sud, comme en font foi les registres de la mission Saint-Pierre, qui s'étendait de Doobant Lake au nord, jusqu'au lac Winnipeg, au sud, soit une distance de près de 1.000 milles, soit 400 lieues. Ces missionnaires étaient les seuls, en effet, à voyager sur tout ce parcours, exerçant le ministère, durant leurs voyages, quand la nécessité le demandait; ils avaient formé ainsi au lac Pélican, à Cumberland, au Pas, et au Grand Rapide, des centres chrétiens qu'ils s'imposaient volontiers de visiter; tout le ministère exercé sur cet immense parcours était noté aux registres de la mission Saint-Pierre.

Aussi, la tribu Montagnaise étant pratiquement gagnée, nos apôtres, comme s'ils avaient peur de devenir prêtres résidents, et perdre leur titre de missionnaires, s'occupent-ils activement de ces chrétiens éloignés.

1876. — Dès l'année 1876, le P. Gasté envoie son compagnon, le P. Bonnald, au lac Pélican en vue d'y établir une mission permanente. Ce seul fait nous dit qu'il y avait là déjà un centre de chrétiens assez nombreux. Nous pouvons dès lors nous faire une idée du zèle et des travaux de ces missionnaires auxquels il avait suffi d'une visite de temps à autre parmi ces gens pour former et conserver un

noyau de fidèles qui déjà méritaient d'avoir leur église et leur prêtre à eux, tout aussi bien et presque en même temps que les Montagnais plus favorisés depuis de longues années.

En mars 1876, le Fr. Labelle, arrivé l'année précédente avec le P. Bonnald, traverse deux fois le lac Caribou. D'abord, pour porter les provisions et bagages du Père à l'extrémité sud du lac, ensuite pour conduire le Père, qui du Fort Charley, se rend en canot au lac Pélican. Ces voyages ne se faisaient pas avec tout le confort désırable, puisque le pauvre Frère perdit alors deux chiens qui périrent de misères et de fatigues. Le P. Gasté visita lui-même le lac Pélican l'été 1876, et comprenant qu'il ne fallait pas songer à approvisionner le lac Pélican par le Lac Caribou, décida de fonder aussi la mission de Cumberland.

Pour cela, le P. Gasté devait envoyer au Cumberland le jeune Père qui viendrait lui tenir compagnie en remplacement du P. Bonnald qu'il avait cédé si généreusement au lac Pélican.

1877. — Ce sacrifice n'était pas au-dessus du courage du P. Gasté. Le P. Paquette arrivait en 1877, et de suite, le P. Gasté envoie le Fr. Labelle pour aider aux constructions. Ce Frère écrivait au P. Gasté le 2 septembre : Mr Bélanger nous a fait préparer une petite maison pour hiverner, en attendant que la nôtre soit construite. Il n'y a rien ici, ni planches, ni pièces pour la charpente, ni perches de couverture, ni chevrons. Pour les portes et châssis, le bois promis est encore debout, de sorte qu'il faudra employer du bois vert, ou bien renoncer à bâtir cette année.

1878. La maison s'éleva en été 1878. Ainsi le P. Gasté restait au lac Caribou, le P. Bonnald seul au lac Pélican, et le P. Paquette seul au lac Cumberland. Cela seul suffit à nous dire ce qu'étaient ces hommes qui entreprenaient et acceptaient de tels travaux, sans même songer à la solitude

qui s'imposait à chacun d'eux par suite des énormes distances qui les séparaient.

1879. — Une lettre du P. Bonnald, dans nos missions, nous dit qu'il reçut alors pour la première fois l'allocation de la mission du lac Pélican. Jusque-là cette mission avait vécu des secours que lui prodiguait la mission Saint-Pierre. Nous ne savons s'il en était de même pour la mission Saint-Joseph de Cumberland, tout porte à le croire cependant; cette dernière, n'existant que depuis un an, était redevable de sa fondation au missionnaire du lac Caribou, tout comme celle du lac Pélican.

(*A suivre.*) A. TURQUETIL, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

La Propagation de la Foi.

En 1910, les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la foi s'étaient élevées à 6.986.678 fr. 05 avec une augmentation de 275.216 fr. 21 sur celles de l'année précédente. Nous sommes heureux d'annoncer qu'en 1911, elles ont été de 7.274.226 fr. 59. C'est donc une somme de 287.548 fr. 54 à inscrire en plus dans le budget annuel de l'apostolat. C'est la plus forte offrande recueillie depuis la fondation de l'Œuvre.

Voici par ordre les sommes les plus importantes contenues dans cet imposant total :

Diocèses de France : 3.025.788 fr. 89;
» des Etats-Unis : 1.401.675 fr. 90;
» d'Allemagne : 537.612 fr. 31;
» d'Alsace-Lorraine : 392.950 fr. 23;